





Marthe Damaggio

Traces de vies,  
poèmes

124 Rte de Lavit  
82210 Angeville  
novembre 2022

Plus de renseignements sur :  
sur <http://la-brochure.over-blog.com>  
<http://viedelabrochure.canalblog.com>



## Sommaire

### Enfances

La source  
La cheminée  
Le noyer  
La poupée  
Les sabots  
Grand-père  
Mon village  
Chouintet  
Ma maladie  
Le bal clandestin

### Grand-mère

Mon jardin  
A mon frère  
La pendule  
Mes promenades  
Expédition à Saint-Cyprien  
Léa  
Léa a grandi  
La randonnée à Saint-Antonin  
Ma petite Myriam  
Pour ses vingt ans à mon adorable Myriam  
Maroussia (1)  
Maroussia (2)



## La source

Près de notre maison, il y avait une source  
Dans le bas de la côte au pied d'un grand sureau  
L'eau sortait dans le sable et poursuivant sa course  
Sous le pont, au lavoir, et puis dans le ruisseau

Nous aimions cet endroit qui était toujours frais  
Même en plein été quand il faisait très chaud  
L'herbe était toujours verte à l'ombre des peupliers  
Nous y venions souvent jouer au bord de l'eau

Accroupis sur le pont avec mon jeune frère  
Nous regardions ensemble, rêveurs et ébahis  
Le sable qui dansait dans le fond de l'eau claire  
Sous la menthe sauvage les ronces et les orties

Notre mère à l'époque avait pour habitude  
En allant travailler dans les champs le matin  
De passer à la source les jours de canicule  
Déposer dans l'eau fraîche la bouteille de vin

Et lorsque notre père arrivait fatigué  
Du travail dans les champs, c'était bien agréable  
Au moment du repos, pour se désaltérer  
D'avoir du vin bien frais à midi sur la table

Le panier à salade qui était suspendu  
Et qui plongeait dans l'eau au bout d'une ficelle  
Servait à dessaler les filets de morue

Je souris maintenant lorsque je me rappelle  
Qu'un jour je n'ai trouvé dans le fond du panier  
Que des lambeaux de chair accrochés aux arrêtes  
Quelques canards sans doute avaient tout décoré  
Heureux de trouver là de quoi faire la fête.

Après le pont à gauche un prunelier poussait  
En se penchant un peu au-dessus du lavoir.  
Dès les premiers beaux jours ses branches fleurissaient  
Pour se couvrir plus tard de petits pruneaux noirs.

Je me souviens aussi du temps de notre enfance  
Où nous devions conduire les vaches dans les prés  
Le soir après l'école et pendant les vacances  
Nous n'aimions pas cela, c'était notre corvée  
Mais s'il fallait aller auprès de la fontaine  
Nous n'étions pas ravis mais un peu consolé  
Là nous pouvions garder notre troupeau sans peine  
Ce pré grâce à la source était presque fermé  
D'abord sur la largeur il y avait le lavoir  
Où le banc à laver trempait son nez dans l'eau  
Ensuite le ruisseau qui servait d'abreuvoir  
Où nous faisons nager quelquefois nos sabots  
Sur l'angle le vivier bordé d'aulnes et de chênes  
Domaine des canards qui venaient barboter  
Et puis dans le fossé l'eau filait dans la plaine  
Formant une clôture sur la longueur des prés

Nous avions là aussi encore un avantage  
Ce pré de la maison n'était pas éloigné  
Quand le soir arrivait, las de notre esclavage  
Nous retrouvions plus vite notre liberté

Mais quand nous entendions l'appel de notre père  
Qui, deux doigts dans la bouche, sifflait notre retour



Déjà le crépuscule tamisait la lumière  
Et l'angélus sonnait, c'était la fin du jour.

La chienne qui dormait soudain levait la tête  
Elle était impatiente elle aussi de rentrer  
Elle courait devant nous pour rassembler les bêtes  
De celles qui flânaient elle mordait les jarrets

Quand, la terre durcie par le froid de l'hiver,  
Les vaches dans l'étable mangeaient au râtelier  
C'était grâce à la source qu'elles allaient prendre l'air  
En allant le matin et le soir s'abreuver

Grand-père les suivant à quelques pas derrière  
Avec son grand béret muni de son bâton  
De sa capote bleue ramenée de la guerre  
Ses sabots pleins de paille le chien à ses côtés

Tout était gris et triste mes arbres étaient tout nus  
Dans les buissons mouillés, il n'y avait plus d'oiseaux  
Les feuilles recouvraient l'herbe dans le talus  
Et dans le ciel coassaient un grand vol de corbeaux

La source était pour nous un morceau de la vie  
Nous avons besoin d'elle tous les jours de l'année  
Par n'importe quel temps, dans le vent, sous la pluie,  
Et en toute saison l'hiver comme l'été  
Et pour laver les raves et les topinambours  
Et rincer la lessive nos tabliers nos chaussettes

Quant à nous dans l'hiver, nous étions écoliers  
Il y avait les devoirs le soir après la classe  
Et nous étions bien mieux près de la cheminée  
Quand dans les flaques d'eau il y avait de la glace

Nous reviendrons l'été faire des cabrioles  
Ou chercher des grillons dans la pente du pré  
Ce sera les vacances il n'y aura plus d'école  
Au ruisseau, au lavoir nous reviendrons jouer

J'aime fermer les yeux et revoir notre enfance  
Et en particulier ce lieu que j'aimais bien  
Où nous venions jouer avec insouciance  
Mais le temps l'a détruit, il n'en reste plus rien

Où es-tu notre source qu'on trouvait si jolie ?  
A ta place on trouve une buse en béton  
Il n'y a plus de ronces il n'y a plus d'orties  
Et comme une voleuse on t'a mise en prison

Le lavoir le ruisseau ne sont qu'un marécage  
C'est un champ de maïs qui remplace le pré  
Avec le temps qui passe il faut tourner la page  
Garder ses souvenirs et ne rien regretter.

(4 7 84)

## La cheminée

Depuis ma tendre enfance tu étais mon amie  
C'est à côté de toi quand nous étions petits  
Que papa racontait ses plus belles histoires  
Celle du pauvre Jean qui allait à la foire  
Ou bien celle de l'ogre et du petit poucet  
Et que nous écoutions, en nous chauffant les pieds

C'est dans le coin du feu qu'on posait nos sabots  
Que le père Noël remplissait de cadeaux  
Je n'oublierai jamais ces matins merveilleux  
Quand, debout à l'aurore nous trouvions près du feu  
Des bonbons des oranges et un petit jouet  
Que quelques braises rouges faisaient étinceler

Qu'aurions nous fait sans toi, à cette époque là ?  
Pour chauffer la maison il n'y avait que toi  
Pour faire la cuisine et pour griller le pain  
Qu'on trempait dans le lait au repas du matin  
Et pour chauffer la brique qu'on prenait dans le lit  
Qui réchauffait nos pieds pendant toute la nuit

Tu étais la compagne de toutes nos veillées  
Quand les voisins venaient pour passer la soirée  
Nous déplaçons la table un peu plus près de toi  
Pour qu'en jouant aux cartes les hommes n'aient pas froid  
Les femmes en bavardant tricotaient leur ouvrage  
Et prétendaient toujours que n'étions pas sages

Grand-père dans son coin fumait la cigarette  
Et si elle s'éteignait pas besoin d'allumettes

Sans déranger personne sans bouger de sa chaise  
Il s'armait d'une pince il prenait une braise  
Effrayée je guettais de loin sans qu'il le sache  
Car j'avais toujours peur qu'il brûle sa moustache

Comme nous étions bien ensemble auprès du feu  
La fumée quelquefois faisait pleurer nos yeux  
Car il faut bien le dire tu n'étais pas parfaite  
Et il fallait souvent laisser la porte ouverte  
Te donner de l'air frais te faire respirer  
Sans ça tu remplissais la maison de fumée

Puis nous avons grandi et c'est l'adolescence  
Tu fus alors témoin de bien des confidences  
Assis dans le «cantou» un de chaque côté  
Avec mon jeune frère nous aimions bavarder  
De tout ce qui faisait partie de notre vie  
Du travail, de nos joies et de nos peines aussi  
Du bal et de la fête de nos chagrins d'amour  
Ou de quelques garçons qui me faisaient la cour

Et le temps a passé et un jour j'ai aimé  
Un garçon avec qui je me suis mariée  
A cette époque là tout le monde a pensé  
Que toi avec tes sœurs vous étiez démodées  
Que vous ne chauffiez pas les chambres et le couloir  
Que c'était votre faute si les murs étaient noirs  
Et qu'il valait bien mieux pour chauffer la maison  
Ou une cuisinière ou un poêle à charbon

Et moi comme les autres je t'ai calomniée  
Sans penser un instant que j'aurais des regrets  
Je ne t'ai pas voulu dans mon nouveau logis  
Je n'ai pas protesté quand on t'a démoli  
Et pendant bien longtemps il me faut l'avouer

Je n'ai plus eu pour toi une seule pensée  
Et pourtant dans mon cœur tu étais toujours là  
Et les soirées d'hiver étaient tristes sans toi  
Les voisins maintenant ne viennent plus veiller  
Chacun reste chez soi, regarde la télé  
Oubliant le passé et la douce ambiance  
Qu'il y avait près de toi les soirs de notre enfance

Mais toi pendant ce temps tu as beaucoup changé  
Tu es devenu sage tu as fait des progrès  
On chauffe maintenant la cuisine et les chambres  
Même s'il fait très froid en janvier ou décembre  
Et tu n'enfumes plus ni les yeux ni les murs  
Pas même le plafond qui reste blanc et pur

Alors je t'ai reprise dans le coin du salon  
Et quel plaisir pour moi de revoir les tisons  
D'où jaillissent les flammes qui viennent éclairer  
Ce coin de la maison où il fait bon rêver  
Lire ou tricoter ou bien tout simplement  
Raconter une histoire à mes petits enfants  
Quand le samedi soir la famille au complet  
S'assoit pour bavarder près de la cheminée

(27 2 84)



## Le noyer

A l'endroit où le pré faisait un léger creux  
Quand nous étions enfant, il y avait un noyer.  
Nous y venions jouer à l'ombre tous les deux  
Quand il faisait très chaud en plein cœur de l'été

Sur le bord du chemin quelques jeunes ormeaux  
Quelques mètres plus bas trois magnifiques chênes  
Et puis plus bas à droite la source et le ruisseau  
Nous adorions ce coin c'était notre domaine

Quand nous laissions aller notre imagination  
Le noyer devenait un chapiteau de cirque  
Et moi avec mon frère nous étions les champions  
Les rois de la voltige et de la gymnastique

Une très grosse branche était horizontale  
Sur elle nous faisions un tas de numéros  
Surtout de l'équilibre et de la balançoire  
Et mon frère exigeait d'être poussé très haut

Car en fait c'était lui le meilleur des artistes  
Quand nos petits copains regardaient cœur battant  
Avancer sur la branche le grand équilibriste  
Tout petit par la taille mais grand par son talent

La branche dans le bout devenait très étroite  
Mais là il y avait, pour sa sécurité  
Au-dessus de sa tête quelques branches pendantes  
S'il perdait l'équilibre il pouvait s'accrocher

A son extrémité la branche tout de même  
Était beaucoup trop mince, pour s'y tenir debout  
Alors l'équilibriste avec beaucoup de peine  
Cherchait un rameau souple, s'accrochait à son bout

Se lançait dans le vide sans une hésitation  
La branche se courbait sous le poids de mon frère  
Qui restait suspendu comme un gros saucisson  
A un mètre environ au-dessus de la terre

De là, avec souplesse il se laissait tomber  
Il avait terminé, enfin, l'exhibition  
Et pour les spectateurs encore bouche bée  
C'était aussi la fin d'une grande émotion

Certes je n'étais pas douée comme mon frère  
Et de plus je n'étais qu'une fille en jupons  
Mais pour grimper à l'arbre je n'étais pas la dernière  
Et je faisais la pige à beaucoup de garçons

Lorsque très fatigués par nos jeux trop violents  
On s'allongeait sur l'herbe dans l'ombre qui tremblait  
Pour un peu de repos, involontairement  
Nos paupières trop lourdes lentement se fermaient

Il y avait des noix encore toutes vertes  
Notre mère en cueillait pour faire l'eau de noix  
Elle en avait inscrit quelque part la recette  
Sur un petit carnet qu'elle cherchait chaque fois

Mais il fallait reprendre le chemin de l'école  
Car tout a une fin et les vacances aussi  
Et l'été s'en allait faisant place à l'automne  
Qui dépouillait les arbres de leurs feuilles jaunies



J'aime le mois d'octobre l'odeur des feuilles mortes  
Des chênes, des ormeaux, du sureau, des peupliers  
Mais de tous ces parfums que les grands vents emportent  
J'aime surtout celui des feuilles de noyer

Car encore aujourd'hui lorsque je le respire  
Je revois notre enfance au temps des jours heureux  
Papa, sa bonne humeur et son tendre sourire  
Et cette joie de vivre qu'on lisait dans ses yeux

Quand les arbres prenaient les couleurs de l'automne  
Alors nous commençons la récolte des noix  
Et pour les ramasser en rentrant de l'école  
Nous prenions dans la grange un grand panier de bois

Les premières récoltes n'étaient pas abondantes  
Quelques unes dans l'herbe, qu'il nous fallait chercher  
Dans leurs bogues éclatées, elles restaient pendantes  
Il fallait un grand vent pour les faire tomber

Quand il avait soufflé très fort pendant la nuit  
Qu'il avait balloté les branches sans arrêt  
Sur l'arbre il ne restait, presque plus aucun fruit  
Les noix au vent d'autan n'avaient pas résisté

Alors ce matin là, il était préférable  
Du moins si nous voulions toutes les récolter  
De laisser les cochons et les truies dans l'étable  
Car dès la porte ouverte ils couraient au noyer

Si je ferme les yeux évoquant notre enfance  
Dans tous mes souvenirs le noyer est présent  
C'est jeudi, c'est dimanche, c'est l'été, les vacances  
Les vaches dans le pré qu'on gardait en jouant

Mais le noyer c'était encore plus que ça  
Des noix pour tout l'hiver dans un coin du grenier  
Tout le monde en mangeait presque à tous les repas  
Et même le matin au petit déjeuner

Et comme casse-noix chacun avait le sien  
Deux par deux côte à côte les doigts entrelacés  
Grand-père les prenaient dans le creux de ses mains  
Il les serrait très fort pour les faire éclater

Papa ne craignait pas de se casser les dents  
Il les avait solides quoique un peu entartrées  
Ne les lavaient jamais. Il les garda pourtant  
Jusqu'à ses derniers jours, dans un état parfait

Mais papa et grand-père employaient ces techniques  
Lorsqu'ils étaient privés d'un solide couteau  
Planté au bon endroit la lame était pratique  
Pour ouvrir une noix sans briser les cerneaux

Et même la coquille qui la plupart du temps  
Se séparait en deux et ne s'abîmait pas  
Si bien que je pensais lorsque j'étais enfant  
Que je pourrais en faire des sabots pour le chat

Mais le noyer mourut surpris par le grand froid  
C'était en cinquante-six, au tout début février  
Il avait fait très beau, jusqu'à ce moment là  
Les premières violettes fleurissaient dans les haies

La sève dans les arbres gonflait quelques bourgeons  
Les oiseaux commençaient à construire leurs nids  
L'air tiède et le soleil n'étaient pas de saison  
Et le printemps croyant l'hiver déjà parti

Commit une imprudence en arrivant trop tôt  
Amenant avec lui son fragile cortège  
De fleurs, de pousses tendres, de bourgeons, d'oiseaux  
Mais tout en une nuit fut couvert de neige

Ce n'était pas bien grave car généralement  
La neige de février se fond dans la journée  
Mais le ciel s'éclaircit balayé par le vent  
Et la neige durcit par le souffle glacé  
Scintillait au soleil et crissait sous les pas  
Inutile de mettre du linge à sécher  
Il devenait très vite raide comme du bois

L'Aveyron elle-même devenait prisonnière  
Des deux plaques de glace qui avançaient sur l'eau  
Réduisant chaque jour un peu plus la rivière  
Qui devenait au centre un modeste ruisseau

Le soir à la veillée après une belote  
Avec quelques voisins près de la cheminée  
Pessimistes et inquiets on parlait de récoltes  
Qui résisteraient mal à ces fortes gelées

Les merles, les moineaux, rouge-gorge et pinsons  
Peureux et méfiants, mais poussés par la faim  
Venaient en sautillant tout près de la maison  
On y jetait pour eux quelques poignées de grain

La route était glissante pour aller à l'école  
Les enfants se levaient dix minutes plus tôt  
Et bien emmitouflés, le cartable à l'épaule  
Ils s'en allaient à pied regrettant le vélo

Un jour les giboulées délièrent la neige  
Le vent glacé du nord fit place au vent d'autan

Quand le froid s'en alla, chassé par les averses  
La terre avait perdu ses parfums de printemps

De l'herbe et du blé qui l'habillait de vert  
Il ne restait plus rien que des touffes roussies  
Et même tous les arbres avaient beaucoup soufferts  
Des platanes géants paraissant invincibles

Sous la pression du gel, ils avaient éclatés  
Le noyer n'avait pas de blessure visible  
Mais le nôtre mourut dans le cours de l'été  
Il resta là encore toute l'année suivante

Et de le voir ainsi j'avais le cœur serré  
Ses branches toutes nues, désormais impuissantes  
A donner cet ombrage, où nous allions jouer  
Allait-il donc finir comme un arbre quelconque  
En bûches de chauffage dans notre cheminée  
Et bien que cette fin ne soit pas une honte  
Nous la souhaitions meilleure pour notre beau noyer

Peut-être pourrait-il sous les doigts d'un artiste  
Devenir œuvre d'art ou meuble de valeur  
Il fallait demander à un bon spécialiste  
De contrôler le bois dans toute l'épaisseur

Les fibres dilatées, éclatées par le froid  
En surface étaient beaucoup trop abimées  
On pourrait rien en faire nous le savions déjà

## La poupée

Je suis venue au monde un matin de Noël  
Tout près d'un genévrier brillamment décoré  
De guirlandes, d'étoiles semblant venues du ciel  
De petites lumières et de boules argentées

Mais je ne voyais rien j'étais dans un carton  
Qui était emballé dans un très beau papier  
J'attendais sagement, couchée dans ma prison  
Que quelqu'un veuille bien venir me délivrer

Si je ne voyais rien j'écoutais tous les bruits  
La pendule surtout, son tic-tac me berçait  
Son joyeux carillon durant ma longue nuit  
M'annonçant que le temps et les heures passaient

Quand au petit matin elle a sonné sept heures  
J'ai su que le soleil enfin s'était levé  
Que je devais attendre encore quelques heures  
Pour qu'une magicienne vienne me délivrer

Puis il est arrivé, enfin, ce moment là  
Une porte qui s'ouvre et des exclamations  
« Bonjour ! joyeux Noël ! alors comment ça va ? »  
Et moi qui m'impatiente au fond de mon carton

Mais très vite des voix, des rires, autour de moi,  
On choisit son cadeau on s'interpelle un peu  
« celui-là c'est le mien, pour toi, c'est celui-là ! »  
Enfin mon carton bouge, ce n'est pas malheureux !

Le ruban qui se coupe le papier se déchire,  
Dommage il était beau, ma foi, tant pis pour lui  
Et ma boîte qui s'ouvre sur le très beau sourire  
D'une petite fille étonnée et ravie

Elle me trouve belle, m'extrait de mon carton  
Caresse mes cheveux, mes joues et puis mes yeux  
Elle admire ma robe, soulève mon jupon  
Je sens qu'on va s'aimer très fort toutes les deux

Je voudrais le lui dire si je pouvais parler  
Déjà elle me parle, me serre dans ses bras  
En ce jour de Noël ma vie a commencé  
Avec une maman qui s'appelle Léa

Et si on se retrouve un jour dans mon grenier  
On se racontera nos peines et nos joies  
Je lui rappellerai ce Noël chez «mémé »  
Où on s'est rencontré pour la première fois.

## Les sabots

Grand-père était toujours chaussé de ses sabots  
Tous les jours de l'année qu'il fasse froid ou chaud  
Dans les prés les labours les routes et les sentiers  
Et dans la boue l'hiver et les mottes l'été

Comme tous les paysans d'ailleurs à cette époque  
Il ne portait jamais ni sandales ni bottes  
Et encore grand-père était privilégié  
Pour sortir le dimanche il avait des souliers  
Alors que la plupart pour les grandes sorties  
N'avaient pour se chausser que des sabots vernis  
De beaux sabots sans clous légers et décorés  
D'une fleur, d'une feuille, sur le dessus du pied  
Et que l'on gardait propres en dessous de l'armoire  
Pour aller au marché à la fête à la foire

Personne ne pourrait aujourd'hui supporter  
Pas même un seul jour nos sabots d'écoliers  
Un kilomètre et plus, pour aller à l'école  
Chaussés de nos sabots, et un sac sur l'épaule  
Sans avoir à se plaindre, nous n'étions pas très loin,  
Comparé à certains, de nos petits copains  
Qui devaient faire à pied deux ou trois kilomètres  
Il n'y avait pas encore beaucoup de bicyclettes  
Nos sabots étaient lourds cloutés sous les semelles  
Ils usaient nos chaussettes en moins de trois semaines  
Et nous avions souvent des «patates» au talon  
C'est ainsi qu'on nommait ces gros trous presque ronds  
D'où sortaient nos talons tannés couleur de terre

Il existait un soir merveilleux, dans l'année

Quand nous les dépositions près de la cheminée  
Le matin à l'aurore pleins de petits cadeaux  
Comme ils étaient jolis ce jour là nos sabots  
Et l'été aux vacances, pleins de feuilles ou de fleurs  
Quand nous les transformions en bateaux à vapeur  
Nous devenions alors les rois de l'aventure  
Quand on voyait sur l'eau flotter nos deux chaussures  
Au lavoir pas d'histoire la mer était tranquille  
Les maintenir au bord n'était pas difficile  
Mais s'ils nous échappaient au courant du ruisseau  
Alors sans hésiter on se mettait à l'eau  
Pour leur barrer la route avant qu'il soit trop tard  
Et qu'ils n'aillent échouer dans la mare aux canards  
Surtout n'allez pas croire qu'on pouvait se noyer  
L'eau arrivait à peine à nos petits mollets  
Je crois que j'ai eu tort avec mes médisances  
Pour nous ça n'avait pas vraiment d'importance  
De nos méchants sabots on s'en fichait pas mal  
Puisqu'on était heureux c'était le principal

D'ailleurs dix ans plus tard quand toute la famille  
Avec les jours meilleurs se chaussa d'espadrilles  
Grand-père conserva ses gros sabots de bois  
Et je le vois encore quand il faisait bien froid  
Retirer de la meule de longues pailles blondes  
Les briser en tordant si elles étaient trop longues  
Et puis les déposer au fond de ses sabots  
C'était un bon moyen pour avoir les pieds chauds  
Mais quand j'étais petite il m'étonnait un peu  
Quand je le voyais avec la pelle à feu  
Mettre dans ses sabots s'ils n'étaient pas « paillés »  
De belles braises rouges sans peur de les brûles  
Les secouer un peu les vider aussitôt  
Et glisser ses grands pieds dans les sabots tout chauds



Grand-père allait en ville quatre ou cinq fois par an  
Y chercher la pension des anciens combattants  
C'est un de ces jours qu'il arrivait chargé  
De beaux sabots tout neufs en orme ou en noyer  
Il ramenait aussi un petit sac de clous  
Ou alors plus moderne des bandes de caoutchouc  
Qu'il fallait sans tarder clouer sur les chaussures  
Pour les faire durer en évitant l'usure  
Les clous étaient bruyants claquaient sur le dallage  
La bande de caoutchouc était beaucoup plus sage  
Coupée en dents de scie elle pouvait se courber  
Et épouser les formes avec facilité

Il y avait encore la bride de cuirs roux  
Qu'on appelait la *batto* en patois de chez nous  
Au-dessus du sabot couvrant le cou du pied  
Il fallait avoir soin de très bien la placer  
Si elle était trop haute on tombait la chaussure  
Si elle était trop basse on risquait la blessure  
Un peu trop en arrière on passait mal le pied  
Au moins deux ou trois fois il fallait l'essayer  
Avant de la clouer définitivement  
Ce travail terminé grand-père était content  
Il serait bien chaussé s'il faisait mauvais temps  
Mais il gardait encore ses vieux sabots usés  
Même si la semelle était presque percée  
Il pourrait les porter encore quelque fois  
Quand il ferait bien chaud et qu'il ne pleuvrait pas  
D'ailleurs je me souviens que grand-père l'été  
Marchait dans des sabots presque toujours troués

Jadis indispensable, ils ne servent plus à rien  
Toute chose qui meurt plus jamais ne revient

Il est bien encore quelques dégénérés  
Qu'on achète à la foire ou bien sur le marché  
Que l'on accroche au mur comme décoration  
Loin de ce qui était leur première fonction  
Inutiles aujourd'hui, et plus chers qu'autrefois  
Nos sabots sont bien tristes d'en être arrivé là.



## Grand-père

Grand-père était coiffé de l'immense béret  
Que tous les occitans nommaient béret «chevrier»  
Il le portait toujours qu'il fasse froid ou chaud  
Car il était si grand qu'il servait de chapeau

Pourtant il le quittait quelque fois le dimanche  
Pour mettre son chapeau et sa chemise blanche  
Et aller assister au culte protestant  
Car grand-père à l'époque était très pratiquant

Il était un des membres de ce groupe d'élus  
Une douzaine d'hommes estimés et connus  
Pour leur honnêteté, leur esprit libéral  
Que l'on appelait « conseil presbytéral »

Pour assister au culte ils étaient tous ensemble  
À droite de l'allée en rentrant dans le temple  
Ensemble ils chantaient pour louer le seigneur  
Mêlant leurs fortes voix à celle du pasteur

Grand-père était un brave, il était médaillé  
Il avait fait la guerre dans le fond des tranchées  
À Verdun, cet enfer, de feu et de mitraille  
Il avait bien souffert sur le champ de bataille

Il en avait gardé en son âme une plaie  
Qui vingt-cinq après ne s'était pas fermée  
Et lorsque quelquefois à la fin de ses jours  
Il perdait la raison, il se croyait toujours  
Dans cet affreux massacre où tant de se amis  
Étaient morts à vingt ans sans revoir le pays

Il était fils unique d'une famille aisée  
Et il avait vécu dans ses jeunes années  
Choyé par ses parents comme un petit bourgeois  
Dans la tranquillité le bonheur et la joie

Et comme l'ouragan la tempête ou l'orage  
Juste quelques années après son mariage  
Quatre années de perdues, quatre années de misère  
À croire innocemment que c'était la dernière

Mais aussi quelle joie, quand la paix revenue  
Il retrouva enfin, tout ce bonheur perdu  
Son pays, ses amis, sa femme, sa maison  
Les labours de l'automne, de l'été les moissons

Déjà petite fille je savais que grand-père  
Nous aimait tous les deux mais préférait mon frère  
Mais je n'en éprouvais aucune jalousie  
Des choses plus sérieuses occupaient mon esprit

Les herbes envahissantes dans mon petit jardin  
Ou le chardonneret qui nichait dans le pin  
Ou bien dans le noyer grimper toujours plus haut  
Là grand-père tremblait de la tête aux sabots

Quand il passait par là qu'il nous voyait perché  
Il prétendait toujours que nous allions tomber  
Alors il ordonnait de sa plus grosse voix  
« Descendez de là-haut et plus vite que ça »

Mais nous deux on riait et pour le taquiner  
Nous répondions ensemble « venez donc nous chercher »  
Et tout ce dialogue bien sûr en occitan  
Car c'était notre langue quand nous étions enfants

Et pourtant à l'école elle était interdite  
Si bien que je croyais lorsque j'étais petite  
Que nous étions idiots de parler occitan  
Et pourtant je trouvais grand-père intelligent

Il récitait par cœur tous les départements  
Le nom des grandes villes et des sous-préfectures  
Et je lui trouvais même une belle écriture  
Ca il savait écrire, lire et même compter

Et même s'il voulait il parlait le français  
Il avait à l'époque un très gros avantage  
Beaucoup de ses amis parmi ceux de son âge  
Etaient partis très jeunes un outil sur l'épaule  
Travailler dans les champs sans connaître l'école

Je signale au passage une chose importante  
Il avait fréquenté l'école protestante  
On n'y badinait pas avec la religion  
A chacun son école à chacun son éducation

Et les parties de cartes près de la cheminée  
Avec quelques voisins l'hiver à la veillée  
S'en aller au printemps le long de l'Aveyron  
S'asseoir au bord de l'eau pour pêcher le goujon

Le matin à l'aurore partir le long des haies  
Voir si quelques lapins s'étaient pris au collet

A toute cette joie il manquait cependant  
Dans la grande maison le rire d'un enfant  
Ils ne l'auraient jamais ce petit héritier  
Que grand-père et sa femme avaient tant espéré

Alors ils décidèrent de prendre avec eux  
Une petite-fille qu'ils connaissaient un peu  
Elle était au village elle n'avait pas douze ans  
L'Assistance publique était ses seuls parents

Elle venait d'obtenir ce carré de papier  
Qui prouvait qu'elle savait lire écrire et compter  
Et que l'on appelait certificat d'études  
Aux yeux de la fillette véritable fortune

Muni de ce bagage elle vint chez grand-père  
Chercher un peu d'amour, oublier ses misères  
Et ce bonheur à trois dura cinq ou six ans  
Elle devait avoir dix-sept ou dix-huit ans.

Quand elle se retrouva un jour avec grand-père  
Près d'une tombe ouverte au petit cimetière  
Tous les deux malheureux tristes et désespéré  
Les yeux rougis de larmes et le cœur déchira  
Ils murmuraient ensemble une ultime prière  
Pour un dernier adieu à l'épouse à la mère.

Pourtant la jeune fille pour apaiser ses pleurs  
Avait un grand secret dans le fond de son cœur  
Elle aimait un garçon et malgré son jeune âge  
Ils avaient tous les deux parlé de mariage

Quand elle décida, heureuse et toute fière  
Un beau jour d'annoncer la nouvelle à grand-père  
Celui-ci fut d'abord un peu triste et inquiet  
En pensant que peut-être elle allait le quitter

Alors pour la garder il prit la décision  
De devenir son père, de lui donner son nom

Et c'est en l'adoptant devant juge et notaire  
Qu'elle devint sa fille son unique héritière  
Et quelque temps plus tard il eut aussi un gendre  
Une petite fille ne se fit pas attendre  
En arrivant au monde c'est moi qui la première  
Eut le très grand honneur de le faire grand-père  
De porter son prénom qu'on mit au féminin<sup>1</sup>  
Le jour de mon baptême, de l'avoir pour parrain  
Il y avait à peine un mois que j'étais née  
Nous étions début mars, il pleuvait sans arrêt  
Déjà l'eau débordait du lit de l'Aveyron  
Les riverains inquiets craignaient l'inondation  
Des récoltes perdues, des fermes isolées  
Ils avaient déjà vu cela dans le passé

Cherchant à se détendre mais sans y parvenir  
Papa cette nuit là ne pouvait pas dormir  
Tout à coup intrigué il écouta un bruit  
Comme de l'eau qui coule, un robinet qui fuit

En voulant se lever pour aller contrôler  
Il mit les pieds dans l'eau sur le sol inondé  
Dehors c'était toujours la pluie et la tempête  
Quand maman s'éveilla elle aussi très inquiète

Grand-père qui dormait dans la chambre à l'étage  
N'avait rien entendu ni la pluie ni l'orage  
Réveillé en sursaut il fut un peu surpris  
Par maman qui venait se réfugier chez lui

Elle portait dans ses bras mon berceau en osier  
Qu'elle vint déposer sur le lit à ses pieds  
Moi j'y dormais tranquille malgré le va et vient

---

<sup>1</sup> A l'état civil il se prénomme Adrienne

Comme un bébé heureux qui n'a besoin de rien  
Papa était parti évacuer les vaches  
Un petit plus haut, chez le voisin d'en face  
Mais avant de partir il avait amené  
Notre chienne, Bergère, déjà toute mouillée

Celle-ci aussitôt avait suivi maman  
Sur le pas de la porte elle avait cependant  
Hésité à rentrer car elle savait très bien  
Que les chambres étaient, interdites aux chiens

Elle n'était pas fière, elle se sentait coupable  
Elle aurait dû dormir, dans la paille à l'étable  
Mais pour la rassurer, pour la mettre à l'aise  
Grand-père sur la tête, lui fit une caresse

Puis naturellement toujours calme et tranquille  
Il se mit en devoir de rassurer sa fille,  
Qu'avait-elle à trembler, on en avait vu d'autres  
En 1906 l'eau était bien plus haute

Quinze ou vingt centimètres dans le rez-de-chaussée  
Et elle était restée une demi-journée  
Nous n'avions rien à craindre puisque demain matin  
L'eau serait repartie, il n'y aurait plus rien  
Qu'une couche de boue sur tout le carrelage  
Il ne resterait plus qu'à faire le ménage

Ainsi parlait grand-père mais il ne voyait pas  
L'eau qui montait toujours dans les pièces du bas  
Ni papa qui avait quelques difficultés  
L'eau presque à la poitrine, ne sachant pas nager

Avec la peur au ventre, il marchait lentement  
Dans la nuit sous la pluie, et à contre courant



Il rencontra le mur, où il put s'appuyer  
Et puis la porte ouverte, et enfin l'escalier

Quand grand-père et maman, le virent arriver  
L'un toujours optimiste, et l'autre rassurée  
Ils furent étonnés, et surtout bien surpris  
Quand il leur annonça: «il faut partir d'ici»

L'eau détrempait les briques faites de terre crue  
Les murs dans un moment ne résisteraient plus  
En face le hangar construit en terre cuite  
Était notre salut, il fallait faire vite

Passer par la fenêtre pour atteindre le toit  
Entre les deux un vide par bonheur très étroit  
Et papa pour franchir cette étroite ruelle  
d'une porte arrachée fit une passerelle

Mais grand-père était toujours persuadé  
Que sa vieille demeure ne pouvait pas tomber  
Il disait que papa s'affolait pour un rien  
Que c'était sans risque, il en était certain  
Et que par conséquent il était inutile  
D'aller toute une nuit grelotter sur des tuiles

Papa n'écoutait plus ce que disait grand-père  
Prévoyant le danger il avait mieux à faire  
En prenant le berceau où j'étais endormie  
Il savait que maman partirait avec lui

Et puis finalement un quart plus tard  
Il ne manquait personne sur le toit du hangar  
Pas même notre chienne qui blottie contre moi  
Dans mon petit berceau me protégeait du froid

La pluie ne tombait plus le vent s'était calmé  
Mais l'eau continuait lentement de monter  
La lune éclairait un peu le paysage  
Quand ses rayons filtraient à travers les nuages

Mais le spectacle offert n'était pas rassurant  
Nous étions prisonniers au milieu d'un étang  
Et dans toute cette eau dans la demi-pénombre  
Les arbres et les buissons faisaient des tâches sombres

Document en lien avec le poème

*Renouvellement triennal des Conseils presbytéraux. — Résultat du vote du 25 février :*

Albias. — 28 votants, sont élus : MM. Pélissié, c. s., 28 voix ; Chanave, c. s., 26 voix ; Bories, 28 voix ; Calvet, 28 voix.

Bioule. — 15 votants, sont élus : MM. Meilhemat, c. s., 14 voix ; Gineste, c. s., 13 voix ; Brugine, c. s., 11 voix.

Réalville. — 30 votants, sont élus : MM. Taché, c. s., 25 voix ; Vignes, c. s., 24 voix ; Brulès, 30 voix ; Bénech, 28 voix.

Les cérémonies d'installation des nouveaux conseils auront lieu à l'occasion du culte du 11 mars.

## Mon village

Je m'en vais quelque fois dans mon petit village  
J'aime m'y promener et retrouver toujours  
Presque dans chaque rue des souvenirs d'enfance  
De mon adolescence, mes premières amours

Dans le petit café, au bal de mes quinze ans  
C'était deux violonistes qui nous faisaient danser  
Musiciens du dimanche car le reste du temps  
L'un était sabotier et l'autre chef cantonnier

Il y a la vieille pompe sur le coin de la place  
Où nous venions souvent pour nous désaltérer  
Quand il faisait très chaud le soir après la classe  
Le creux de nos mains jointes servait de gobelet

Le monument aux morts juste devant l'école  
Où notre instituteur hissait en haut d'un mat  
Tous les lundis matin le drapeau tricolore  
En nous faisant chanter « Maréchal nos voilà »

Et notre vieux château, bâtisse féodale  
Acquis par la commune depuis plus de cent ans  
Qui est toujours resté l'école communale  
Où j'ai connu des joies et des chagrins d'enfants

Puis la petite rue qui s'en va vers l'église  
Là j'avais une amie qui m'invitait souvent  
Fille du boulanger elle s'appelait Elise  
Et comme moi hélas n'avait pas de maman

A l'ombre des platanes il y avait un portique

Quelques éléments de sports, le terrain de basket  
Nous y venions en rang faire la gymnastique  
Imposée par Pétain à tous les écoliers

A bord de l'Aveyron c'était notre moulin  
Il ne fonctionne plus, il n'y a que la bâtisse  
Et c'est là que nous venions faire moudre le grain  
Avec le charretou attelé de Marquise



BIOULE. Ancien château.

## Chouintet

Comme elle était jolie notre petite plage  
Et quelle joie pour nous aux mois d'août et juillet  
Quand papa nous disait : «si vous êtes bien sages»  
Nous irons aujourd'hui nous baigner à «Chouintet»

Mais pour être bien sage, il nous fallait surtout  
Eviter nos disputes qui chagrinaient papa  
Et qui se terminaient quelquefois par des coups  
Et la plupart du temps sans trop savoir pourquoi

Alors en attendant, l'heure de la baignade  
Nous allions tous les deux, à l'ombre du noyer  
Jouer sur le trapèze, et sur la balançoire  
Que papa un dimanche nous avait installés

Mon frère qui était très doué pour le sport  
Quoi que un peu trop petit mais souple et bien musclé  
D'un rétablissement, d'un seul petit effort  
Etait sur le trapèze en train de me narguer

Moi sur la balançoire j'attendais la revanche  
Et j'étais presque sûre qu'elle viendrait bientôt  
Qu'il vienne avec moi escalader les branches !...  
Et nous verrions lequel, grimperait le plus haut

Dans ce domaine là, j'étais pas la dernière  
Même si je n'étais, qu'une fille en jupons  
Sur la branche à atteindre, j'étais souvent première  
Ce qui blessait un peu, sa fierté de garçon

Ainsi pris par le jeu le temps passait très vite

Et l'appel de papa nous surprenait toujours  
A son coup de sifflet nous partions tout de suite  
Le temps au bord de l'eau était tellement court

Papa devant l'étable, attelait la jument  
Il lui mettait la bride, le collier sur le cou  
La selle sur le dos, le mors entre les dents  
Elle s'appelait Marquise, et nous l'aimions beaucoup

De Roger elle était, souvent la partenaire  
Il la montait à nu, sans selle, sans étriers  
Simplement agrippé à sa belle crinière  
Ensemble ils jouaient au cow-boy dans le pré

Et pour papa Marquise était indispensable  
Pour beaucoup de travaux durant toute l'année  
Même quand nous voulions partir en promenade  
C'est encore Marquise qu'il allait atteler

Docile elle reculait entre les deux brancards  
Du petit charretou qui servait à tout faire  
Et quand nous étions prêts à prendre le départ  
Papa lui disait «hue» en brandissant les rênes

Sans se faire prier elle partait aussitôt  
Gardant toujours le pas dans la cour encombrée  
Ce n'est que sur la route qu'elle prenait le trot  
Un petit trot tranquille, nous n'étions pas pressés

Car papa en chemin racontait des histoires  
Nous chantait des chansons, récitait des poèmes  
Disait que la fourmi, pas plus que la cigale  
N'étaient de bons exemples mais plutôt des extrêmes

L'une travaillait trop et l'autre pas assez

Qu'il était nécessaire de travailler pour vivre  
Mais qu'il ne fallait pas vivre pour travailler  
Et laisser s'échapper le bonheur d'être libre

Mais voilà les peupliers annonçant la rivière  
Ils frissonnaient toujours comme s'ils avaient froid  
A leurs pieds l'eau chantait en courant sur les pierres  
L'air sentait le sureau j'adorais cet endroit

Marquise n'avait pas besoin d'être guidée  
Elle avait l'habitude elle connaissait le coin  
Elle s'arrêtait seule au pied d'un gros peuplier  
Un peu en contre bas à gauche du chemin

Là elle nous attendait en broutant quelques herbes  
Mais la plupart du temps comme il faisait très chaud  
Dans l'ombre bienfaisante elle somnolait un peu  
Les paupières baissées, une patte au repos

De là nous descendions sur le terrain en pente  
Par un petit sentier conduisant au rivage  
Dans la végétation ici très abondante  
Papa marchait devant écartant au passage  
Les herbes un peu trop hautes mais surtout les orties  
Qui repoussaient toujours en travers du sentier  
Même si des pêcheurs en passant par ici  
Peu de temps avant nous, les avaient piétinées  
Il en restait toujours quelques unes debout  
Pour venir chatouiller nos jambes et nos bras  
Et même sans pudeur nos cuisses et nos genoux  
Car nos vêtements courts ne les protégeaient pas  
Et nous avons beau prendre un tas de précautions  
Faire très attention être très vigilants  
Nous n'arrivions jamais au bord de l'Aveyron  
Sans que l'un de nous deux se gratte en gémissant

Alors on se hâtait d'enlever nos chaussures  
La chemise le short la robe, le tablier  
Pour aller dans l'eau froide soulager nos brûlures  
Dans l'eau qui à l'époque n'était pas polluée

Mais là nous n'étions pas à la fin du voyage  
Il restait un obstacle car il faut préciser  
Qu'elle était sur une île notre petite plage  
Et moi j'appréhendais un peu la traversée

C'est que je n'aimais pas les plongeurs imprévus  
J'y buvais une tasse, je toussais je crachais  
Je m'essuyais les yeux car je n'y voyais plus  
Et par-dessous ça, toujours je pleurnichais.





## Ma maladie

Je n'avais pas douze ans mon frère avait 9 ans  
Et quelques mois après le décès de maman  
Au cours d'une visite le docteur de l'école  
Examinant mon dos trouva une scoliose

«Pas très grave, dit-il, mais à une condition  
De ne pas négliger mes recommandations  
Un séjour en montagne, gymnastique et repos  
Suffirait à guérir ces problèmes de dos »

«Pas très grave» pour lui mais un drame pour moi  
Il me faudra quitter ma maison et papa  
Et tous ceux que j'aimais, Roger mon jeune frère  
Mes amis de l'école, mes voisins et grand-père

J'étais triste à mourir et pour me consoler  
«Trois mois, disait papa, seront vite passés»  
Ce que je devinais et qu'il ne disait pas  
C'était qu'il était triste, sans doute autant que moi

Alors avec mes larmes pourquoi en rajouter  
J'approuvais gentiment pour qu'il soit rassuré  
Pour oublier mes peines, le meilleur moyen  
C'était de m'occuper dans mon petit jardin  
De planter, de semer, de bien soigner mes fleurs  
Il n'y avait rien de tel pour soulager mon cœur

Et puis tout doucement j'en étais arrivé  
Avec quelques efforts, à me persuader  
Qu'après tout j'allais faire un merveilleux voyage  
Dans un autre pays, voir d'autres paysages

Et que certainement je trouverai ailleurs  
De nouvelles amies, et un peu de bonheur

Et puis finalement que j'avais de la chance  
J'allais prendre le train pour de longues vacances  
Et pour bien m'en convaincre je racontais tout ça  
A mon frère Roger qui ne comprenait pas  
«Parce que, disait-il, moi je mourrai d'ennui  
Si je devais partir, un jour, bien loin d'ici »

Ce qu'il ne savait pas car je n'en disais rien  
C'est qu'à certains moments je crâçais beaucoup moins  
Par exemple le soir, quelque fois j'avais peur  
Et je ne pouvais plus tricher avec mon cœur.

## Le bal clandestin

Une vieille maison depuis longtemps fermée  
Des murs en terre crue, un toit en tuiles grises  
Dans un petit chemin elle était isolée  
Derrière une haie de ronces et d'aubépines

Un dimanche pourtant sa porte fut ouverte  
Deux garçons sont entrés, ont installé des bancs  
Ont balayé le sol et ouvert les fenêtres  
Tous deux étaient très jeunes ils n'avaient pas vingt ans  
Et deux heures plus tard dans la vieille bâtisse  
Il y avait des rires des chansons de la joie

Des couples qui dansaient, un accordéoniste  
Qui jouait des tangos, des valse et des javas  
Ils étaient comme ça nos bals pendant la guerre

Si on voulait danser il fallait se cacher  
Il était interdit d'organiser des fêtes  
Interdit que personne ne respectait jamais

Papa pour me taquiner me dit en souriant  
«Voyons tu es trop jeune, as-tu bien réfléchi  
Que feras-tu au bal, tu ne sais pas danser»

Mais quand j'étais heureuse papa était ravi  
Il ajouta très vite « allez va t'amuser »  
Trouve un bon cavalier et ne rentre pas tard

Je ne l'entendais plus déjà j'étais partie  
Il ne fallait surtout ne pas être en retard  
Chez mon amie Suzanne rendez-vous était pris  
Et si je n'étais pas chez elle à quatorze heures  
Il était convenu qu'elle ne m'attendrait pas



Grand-mère



## Mon jardin

Quand j'ouvre ma fenêtre si tu n'y étais plus  
S'il y avait à ta place un grand mur et la rue  
Ou si dans le grand pin il n'y avait plus d'oiseaux  
Ou si dans le bassin il n'y avait plus d'eau  
Et si dans la pelouse il n'y avait plus de fleurs  
Jaunes, rouges, blanches, de toutes les couleurs  
Si je ne pouvais pas le soir de plein été  
Prendre une couverture, et là, près de la haie  
M'étendre doucement et faire mille rêves  
Lorsque le soir arrive et que le jour s'achève  
Ecouter les grillons, respirer les lilas  
Quand j'ouvre ma fenêtre si tu n'étais plus là  
Toi qui remplis mon âme et mon cœur d'allégresse  
Alors certainement, je mourrais de tristesse

Lundi 6 février 1984



## A mon frère

Lorsque tu seras seul si tu ne sais que faire  
Si tu t'ennuies un peu, si tu veux te distraire  
Alors installe-toi, prends le magnétophone  
Mais surtout ne dis rien, n'en parle à personne

J'avais écrit cela simplement pour moi-même  
J'y parle un peu de nous et de tout ce que j'aime  
Et puis j'avais rangé le tout dans un placard  
En te voyant malade avec tant de cafard

J'ai pensé que peut-être cela t'amuserait  
Mais c'était mal écrit et puis tout raturé  
Alors pour toi tout seul je l'ai enregistré  
Mais surtout promets moi de garder le secret





## La pendule

Elle mesure le temps elle compte les heures  
Elle me tient compagnie quand je suis toute seule  
Et moi qui suis distraite et peut tout oublier  
Avec elle je sais quand il faut travailler  
Préparer le repas ou bien me reposer

Son joli disque d'or doucement se balance  
Et n'arrête jamais son éternelle danse  
Quand l'enfant le regarde il est émerveillé  
Ses grands yeux sont rêveurs il a l'air étonné  
Et de sa tête blonde dans un geste charmant  
Du balancier qui danse, il suit le mouvement

Quand arrive le soir et que, trop fatiguée  
Je ne peux m'endormir je l'écoute chanter  
Son rythme régulier me calme et me rassure  
Dans la nuit je n'entends que ce tendre murmure  
Qui m'accompagnera toujours dans mon sommeil  
Jusqu'à demain matin à l'heure du réveil  
Quand mes rêves finis le jour se lèvera  
De son gai carillon elle m'invitera  
L'hiver à rallumer le feu qui s'est éteint  
L'été à m'en aller flâner dans le jardin

La pendule est pour moi le cœur de la maison  
Qui bat avec le mien au rythme des saisons  
Mais quand je serai vieille à l'heure de la mort  
Mon cœur s'arrêtera et lui vivra encor'  
Et bien d'autres enfants pourront émerveillés  
Regarder en rêvant, son balancier danser

Lundi 13 février 1984



## Mes promenades

Il m'arrive souvent quand le temps est très beau  
D'oublier le travail, de prendre mon vélo  
Pour m'en aller flâner dans les petits chemins  
Avant qu'il fasse chaud, l'été de bon matin

Ou bien ces jours de mai quand Madame Nature  
Pour Monsieur le Printemps se pare de verdure  
J'écoute je regarde sans jamais me lasser  
L'eau du ruisseau qui chante, et les fleurs dans les prés

Un merle qui transporte au bec une brindille  
S'activant à construire un nid pour sa famille  
L'abeille qui butine, le concert des grillons  
Sur un arbuste en fleurs le bal des papillons

Et dans chaque jardin des roses des lilas  
Des iris des jonquilles aux parfums délicats  
Tout le long du ruisseau, aulnes et noisetiers  
Guirlandes de chatons qu'un souffle fait danser

Un jour en promenade au bord de l'Aveyron  
J'ai laissé mon vélo à côté d'un surplomb  
Je me suis avancé lentement et sans bruit  
Et trois mètres plus bas dans l'herbe rabougrie  
Trois lapins de garenne jouaient comme des fous  
Ils sautaient gambadaient mais prudents malgré tout  
Ils s'arrêtaient écoutaient, regardaient autour d'eux  
Et sans m'apercevoir continuaient leurs jeux  
Mais le spectacle hélas fut de courte durée  
Un léger bruit suspect très vite détecté

Sans demander leur reste voilà nos trois artistes  
Qui sans me saluer soudain quittent la piste  
En détalant très vite dans les touffes de buis  
Sans me laisser le temps de leur dire «merci»

Je les connais pas cœur tous ces petits chemins  
Quand j'ai besoin d'air pur, c'est là que je suis bien  
Et j'y trouve toujours loin du bruit des rumeurs  
L'enchantement de l'âme, l'apaisement du cœur.

## Expédition à Saint-Cyprien

Le printemps et l'été quand le temps est très beau  
J'aime de bon matin partir sur mon vélo  
A l'heure où les oiseaux commencent à chanter  
Dans l'air frais du matin il fait bon pédaler

Ce matin là je rêve dans les petits chemins  
Que je pourrais peut-être partir pour Saint-Cyprien  
C'est trois cents kilomètres, c'est vrai c'est un peu loin  
Mais j'en étais capable, j'étais bien entraînée

Je pouvais sans fatigue faire de longs trajets.  
Alors les jours suivants je ne pense qu'à ça  
Sans rien dire de peur qu'on se moque de moi  
Car je sais qu'Erminio ne va pas m'approuver  
Je le connais très bien, pessimiste et inquiet  
Oubliant le meilleur il ne voit que le pire

J'imaginai déjà ce qu'il allait me dire  
« Saint-Cyprien en vélo non mais ça ne va pas !  
A soixante-huit ans, tu es folle ou quoi  
Je dois te rappeler mais tu le sais très bien  
Qu'il y a trois cents bornes d'ici à Saint-Cyprien  
Et pas que de la plaine, des côtes à monter  
Tu n'as plus dix-huit ans, il ne faut pas rêver  
Et il n'y a pas que ça, le risque d'accidents  
Et s'il fait mauvais temps, s'il pleut, s'il fait du vent »

Il s'inquiète pour rien, je dois le rassurer  
Patiemment expliquer qu'il n'y a aucun danger  
Car je ne suis pas folle et il n'est pas question  
De partir toute seule pour cette expédition

J'aurais deux camarades qu'il connaît très bien  
Marcel un bon copain et Lino son cousin  
Et quand finalement il sera convaincu  
Que j'ai bien réfléchi et même tout prévu  
Alors j'en suis certaine on peut compter sur lui  
S'il peut rendre service il en sera ravi

Invité le premier Marcel sans hésiter  
Propose de partir les derniers jours de mai  
Et Lino tout de suite trace l'itinéraire  
Avec pour chaque jour cent kilomètres à faire  
Deux étapes prévues Mazamet, Lézignan  
Terminus Saint-Cyprien à notre appartement

Et nous voilà parti un matin tous les trois  
Pédalant sur la route, heureux comme des rois  
Avec dans nos sacoches chacun son pique-nique  
Pour la tranquillité et le côté pratique  
Car on sait bien qu'en route quand on voudrait manger  
Un restaurant en vue, il n'y en a jamais  
Avec le pique-nique pas le moindre souci  
On trouvera sans peine sous le coup de midi  
De l'ombre sous un arbre ou derrière une haie  
Un joli tapis d'herbe, pour bien s'y s'installer  
Et pas de temps perdu le service immédiat  
Avec la certitude de faire un bon repas  
Car naturellement on va mettre en commun  
Toutes les bonnes choses apportées par chacun  
Grand air et liberté pas de voisins gênants  
Et par-dessus tout ça, économie d'argent  
Mais un autre avantage, et très apprécié  
C'est qu'après le repas on pourra s'allonger  
Sur l'herbe avec plaisir, et même s'endormir  
Pour une bonne sieste avant de repartir



Direction Mazamet, là il faudra trouver  
Un hôtel-restaurant pour dormir et manger  
Mais là pas de soucis on se sent bien tranquille  
Les hôtels-restaurants ne manquent pas en ville  
Sauf qu'arrivés sur place, trouver exactement  
Celui qui conviendrait ce n'est pas évident  
Car il nous faut bien sûr, tenir compte du prix  
Ensuite on le voudrait, tranquille loin du bruit  
Et puis pour nos vélos, il faudrait un local  
On perd beaucoup de temps à chercher l'idéal  
Et quand il se fait tard, et qu'on est fatigué  
Beaucoup moins exigeants, on va se contenter  
D'un simple hôtel en vue, même sans restaurant  
Mais là pas de couvert le gîte uniquement  
Tant pis on se décide on va s'arrêter là  
Pour le soir pas besoin de faire un gros repas  
Il y a dans nos sacoches des restes de midi  
Du pain, du saucisson, du fromage et des fruits  
Nous voilà donc partis pour réserver deux chambres  
Puisque Marcel et Lino vont se loger ensemble  
L'hôtelier très gentil nous voyant en vélo  
Un peu admiratif il s'intéresse aussitôt  
Il pose des questions d'où on vient où on va  
Combien de kilomètres on a fait ce jour-là  
Ainsi en bavardant on ose demander  
S'il n'accepterait pas de nous faire manger



## Léa

Elle était petite pourtant tout l'intéressait  
Quand après le travail le soir on s'en allait  
Se promener ensemble au bord de l'Aveyron  
L'été comme l'hiver qu'importait la saison

Tout ce qu'elle voyait elle le trouvait beau  
Les arbres et les fleurs et même les corbeaux  
Elle suivait du regard immobile et muette  
Le vol noir qui passait au-dessus de nos têtes  
Qui planait un moment pour aller se poser  
Dans un champ de maïs ou sur les grands peupliers

Quand après une pluie l'eau ruisselait partout  
Elle en était ravie et s'amusait beaucoup  
Elle tapait dans les flaques avec ses petits pieds  
Et riait de bon cœur quand elle m'éclaboussait  
Ou la main dans la mienne elle regardait couler  
Une mini cascade qui venait du fossé  
C'était une eau boueuse descendue du coteau  
Qui allait se jeter dans le fond du ruisseau  
Et l'eau qui cascadaient c'était l'eau qui chantait  
Tandis que dans les flaques c'était l'eau qui dormait  
Le courant dans lequel elle jetait des bâtons  
C'était l'eau qui courait retrouver l'Aveyron

Des petites histoires comme celle-là  
Dans nos promenades nous en faisons des tas  
Nous passions près d'un chien qui tirait sur sa chaîne  
De le voir attaché lui faisait de la peine  
Il fallait s'arrêter près de lui un moment  
Elle le caressait lui parlait doucement  
Mais que lui disait-t-elle ? allez donc le comprendre

Mais le chien avait l'air tout heureux de l'entendre  
Plus loin il y avait son grand ami Pipo  
A qui elle portait toujours quelques gâteaux  
C'était un petit âne dans le pré du voisin  
Qu'elle faisait manger dans le creux de sa main  
Et quand les grosses lèvres venaient impatiemment  
Prendre les friandises dans les doigts de l'enfant  
Je n'étais pas tranquille il me faut l'avouer  
Mais elle, confiante le regardait manger

L'été c'était les fleurs qui la faisaient courir  
Elle cueillait des bouquets qu'elle venait m'offrir  
C'était des renoncules des bleuets des pervenches  
Quelques coquelicots des pâquerettes blanches  
Elle me les tendait repartait en courant  
Car il fallait aussi un bouquet pour maman

Il y avait autre chose qui lui plaisait beaucoup  
C'était les longues piles de sable et de cailloux  
Qu'un dragueur stockait tout près de la rivière  
Là nos jouions ensemble pendant des heures entières  
Ce n'était pas facile d'atteindre le sommet  
Dans le sable mouvant qui glissait sous les pieds  
Il fallait s'agripper ramper sur les genoux  
Avec dans les souliers du sable et des cailloux  
Pour arriver au but que d'efforts que de peines  
C'était une montagne à ses yeux tout de même  
Et comme elle était fière en arrivant là-haut  
Elle s'imaginait sur le pic d'Aneto  
Alors je commençais à mon tour l'escalade  
En simulant l'effort les chutes et les glissades  
Cela la faisait rire et elle était contente,  
Quand j'arrivais près d'elle, presque en haut de la pente,  
De me tendre la main pour m'aider à monter  
Elle était convaincue que j'étais épuisée

Nous étions arrivées enfin toutes les deux  
Et là sur trois cents mètres de bosses et de creux  
Elle s'en allait courir, grimper et se cacher  
Moi, je faisais semblant de ne pas la trouver  
Quand je la découvrais blottie au fond d'un creux  
Le rire inondait son visage et ses yeux

Pour elle nous étions, au cœur des Pyrénées  
Avec des cols, des pics, et même des vallées  
Il y manquait les prés, la forêt, les torrents  
Mais il y avait quand même un beau point culminant

Et comme elle était grande perchée à son sommet  
Des grands champs de maïs s'étendaient à nos pieds  
Et dans les soirs d'été quand il faisait très chaud  
Les arroseurs valsaient au rythme des jets d'eau

En bordure des champs derrière les buissons  
Un petit pré en pente avec quelques moutons  
Elle me les montrait de sa petite main  
Et en les observant elle ne disait rien

Quand il se faisait tard qu'il fallait s'en aller  
Ma petite Léa n'était jamais pressée  
« Regarde le soleil il éteint sa lumière  
Il s'en va pour la nuit éclairer d'autres terres  
Mais avant de partir pour nous dire au revoir  
Il allume un instant sa lumière du soir  
Qui enflamme le ciel au-delà du village  
Et couronne d'argent tous les petits nuages  
Avant qu'il fasse nuit, viens donne-moi la main  
Et si tu es bien sage nous reviendrons demain »

Alors nous reprenions le chemin du retour  
Et l'angélus sonnait, c'était la fin du jour.



## Léa a grandi

Les années ont passé, ma petite Léa  
Est une grande fille, elle a dix ans déjà  
Elle a un petit frère, c'est un petit bonhomme  
De quatre ans et demi, il s'appelle Guillaume  
Avec lui nous avons quatre petits enfants  
Guillaume et Léa, Sébastien et Myriam  
Et j'ai pour tous les quatre une grande tendresse  
Cependant il me faut avouer ma faiblesse  
Qui sans rien prendre aux autres, donne plus à Léa

Elle a toujours été un peu plus près de moi  
Peut-être parce que, quand elle était bébé  
Plus souvent que les autres on me l'a confiée  
Elle est ce qu'elle était dans sa petite enfance  
Elle aime la nature elle observe en silence  
L'abeille qui butine l'hirondelle qui passe  
Ou le moineau prudent qui vient sur la terrasse  
Prendre après le repas un petit bout de pain  
Qu'il s'en va déguster dans l'herbe du jardin

Sur le pin parasol elle part en voyage  
Elle a sur une branche tout un appareillage  
D'un morceau de carton elle a fait une selle  
La bride, les étriers ne sont que des ficelles  
Et à califourchon sur sa grande monture  
En imagination elle part pour l'aventure

Mais «Pépé» n'aime pas la voir si haut perchée  
Il a peur qu'elle tombe, il est toujours inquiet  
Alors tout en sachant qu'elle n'obéira pas  
Sévère il lui ordonne chaque fois qu'il la voit  
« Allez descend de là tu risques de tomber »

Mais Léa continue sa grande chevauchée  
Et moi je me revois quarante cinq ans en arrière  
Perchée sur le noyer avec mon jeune frère  
J'entends notre grand-père nous dire en patois  
« Descendez de là haut et plus vite que ça »

Il me semble alors qu'il n'est pas loin le temps  
Où nous aimions grimper comme tous les enfants  
Et toi aussi grand-père quand tu étais petit  
Tu montais dans les arbres pour dénicher les pies

Rappelle-toi alors cette joie de l'enfant  
Quand au milieu des branches il se prend pour Tarzan  
Ce bonheur triomphant après quelques efforts  
Quand il arrive là-haut et se croit le plus fort

Et lui le plus petit il devient un géant  
Il voit toute la plaine il domine les grands  
Et pourtant quelquefois il n'est pas rassuré  
Il voit bien le danger, il ne veut pas tomber

Alors comme un adulte il fait très attention  
Il pose bien ses pieds, juste à l'intersection  
Il repère toujours les branches les plus fortes  
Vérifiant aussi qu'elles ne soient pas mortes

A la branche au-dessus ses mains bien accrochées  
Pourquoi y aurait-il un quelconque danger ?  
Téméraire peut-être mais aussi très prudent  
Rappelle-toi grand-père, tu étais cet enfant

Alors soit plus tranquille et ne t'inquiète pas  
Il n'y a pas plus de risques aujourd'hui qu'autrefois

Léa cherche dans l'herbe des pignons, sous le pin



Quand elle en a beaucoup dans ses petites mains  
Pour séparer les bons de ceux qui sont mauvais  
Dans un petit seau d'eau elle va les immerger

Ceux qui à l'intérieur sont creux restent sur l'eau  
Les bons beaucoup plus lourds tombent au fond du seau  
Alors dans une caisse en polystyrène  
Qu'elle a soigneusement remplie de bonne terre  
Bien tassée, nivelée, elle va les semer  
Et n'oublie pas de bien les arroser

Trois semaines plus tard, un mercredi matin  
Des pignons éclatés sont nés des petits pins  
Comme des parapluies n'ayant que les baleines  
Ils déploient leurs aiguilles au-dessus de la terre

Certains plus en retard ont la tête courbée  
Comme s'ils avaient honte d'arriver les derniers  
Et pourtant derrière eux paresseux ou timides  
D'autres flânent encore dans cette terre humide  
Tout recroquevillés, douillettement blottis  
La tête dans la terre et le dos arrondi

Et Léa les regarde, ravie, émerveillée  
Car très souvent l'été elle a déjà semé  
Des radis, des navets, des haricots, des pois  
Mais un arbre jamais c'est la première fois  
Et elle n'espérait pas obtenir ce succès

Alors toujours modeste elle est très étonnée  
Dans un carré de terre quand elle est en vacances  
Elle sème, elle plante, et fait des expériences

Elle m'aide souvent à récolter les fleurs  
Statice et immortelles aux multiples couleurs

Que l'on attache ensuite en petites poignées  
Tout le long d'une corde pour les faire sécher  
Suspendues sous le toit elles décorent ainsi  
Le séchoir à tabac de guirlandes fleuries  
Séchées elles feront de superbes bouquets  
Que Pépé et Léa iront vendre au marché

Deux fois dans la semaine souriante et heureuse  
Debout de bon matin, vaillante et courageuse  
Elle mange un peu, fait vite sa toilette  
«Dépêche toi Pépé moi je suis déjà prête»  
Et dans la camionnette qui est pleine à craquer  
Pour gagner de la place Léa prend les bouquets  
Calés sur ses genoux serrés entre ses bras  
La balance à ses pieds dans sa caisse de bois  
Et les voilà partis toute la matinée

Il y aura du travail d'abord à décharger  
Les liteaux, les tréteaux, pour faire l'étalage  
Les légumes les fruits les fleurs les emballages  
La balance et les poids : quand tout est arrangé  
Les premières clientes sont déjà arrivées  
Les femmes matinales n'ont pas de temps à perdre  
Employées de maison, ouvrières, fonctionnaires  
Elles font le marché de matin de bonne heure  
Car il faut qu'elles soient au travail à huit heures  
A cette heure là elles savent aussi  
Qu'avec moins de monde elles seront mieux servies  
Elles peuvent choisir des légumes bien frais  
Et des fruits que personne n'a encore touchés  
C'est l'heure où Léa peut rêver et flâner  
Car ce n'est pas encore «travail à temps complet»  
Mais dans une heure ou deux ça sera différent  
Quand débute une file de clients impatients  
Il faut se dépêcher de peser de compter

De mettre dans les poches, de rendre la monnaie  
Léa n'arrête pas elle sait se rendre utile  
Propose ses services souriante et gentille  
Sert un plateau de pêche, un paquet de navets  
Arrange l'étalage, repart à ses bouquets  
Une cliente est là qui regarde et choisit  
Ne sachant lequel prendre les trouvant tous jolis  
Elle hésite elle compare «le rose ou le bleu»  
Et Léa lui suggère «prenez les tous les deux»  
Car il faut préciser qu'au rayon des bouquets  
Les clients de Léa ne sont jamais pressés  
Parisiens en vacances, touristes de passage  
Ils flânent, ils regardent, s'arrêtent aux étalages  
Discrètement écoutent le parler des paysans  
Qui discutent entre eux souvent en occitan  
Ils viennent de Septfonds, Caylus, Saint-Antonin  
Dans ces terres du Causse qui ne rapportent rien  
Ils ont trouvé sans peine des fermes abandonnées  
Ils les ont restaurées, viennent y chercher  
Loin des bruits de la ville, le calme et le grand air  
Ils achètent à Léa un bouquet pour l'hiver  
Avec ces fleurs séchées ils emportent chez eux  
Les couleurs du midi du soleil du ciel bleu  
Et par dessus tout ça, un sourire d'enfant  
Que ma petite fille offre gracieusement  
Je crois que ce cadeau attire les clientes  
Car la vente est meilleure quand Léa est présente  
Les corbeilles sont vides à la fin du marché  
Et Léa est très fière d'avoir bien travaillé.



## La randonnée à Saint-Antonin

Depuis longtemps déjà j'avais fait le projet  
De partir en vélo faire une randonnée  
Je lui avais promis que lorsqu'il ferait beau  
A la fin de l'été quand il ferait moins chaud  
Nous partirions ensemble par les petits chemins  
En passant par Saint-Cirq, jusqu'à Saint-Antonin

Tout près de là il y a au bord de l'Aveyron  
Un camping sous les arbres, une grande maison  
Où toute la famille retrouve chaque année  
Le bonheur d'être ensemble aux vacances d'été

Parmi oncles et tantes, parents et grands-parents  
Chéris de tout le monde il y a quatre enfants  
Le turbulent Guillaume, sa grande sœur Léa  
Et la dernière née, la petite Lisa  
Qui, de la part de tous, reçoivent chaque jour  
Ces trésors qu'on appelle la tendresse et l'amour

Et ils ont avec ça l'espace pour jouer  
La rivière où l'on peut tous les jours se baigner  
Tout près le roc d'Anglars, si l'on grimpe au sommet  
On a un point de vue sur l'étroite vallée

L'Aveyron qui serpente comme un ruban d'argent  
Sous les arbres et les saules, y coule doucement  
Les prés les champs de blé qui selon la saison  
Sont verts ou bien dorés au moment des moissons

C'est aussi le camping avec ses toiles bleues  
Sous les peupliers qui tremblent, comme des frileux  
Et sur l'autre versant les vignes abandonnées  
Et puis la vieille cité avec son fin clocher

Tout cela fait partie du bonheur de Léa  
Et alors aujourd'hui imagine sa joie  
Elle a déjà sorti son vélo et le mien  
Pépé a mis de l'huile aux pédales et aux freins

On prend le pique-nique la carte Michelin  
Où sont marqués en vert tous les petits chemins  
Un vêtement de pluie en cas de mauvais temps  
Car il faut tout de même être toujours prudent

Et par-dessus tout ça les recommandations  
De Pépé qui s'inquiète de cette expédition  
Pourtant que risquons-nous, la fatigue peut-être  
Pour Léa qui demande combien de kilomètres ?

Vingt-huit, trente mais nous avons le temps  
Et dans nos promenades on s'arrête souvent  
Pour une jolie fleur qu'on voudrait voir de près  
Pour des coquelicots dans un grand champ de blé  
Pour le vieux pigeonier qui domine la plaine  
Fier et majestueux sur huit piliers de pierre  
Pour un groupe de ruches abritées sous les chênes  
Où des milliers d'abeilles sans arrêt vont et viennent  
Pour le chant d'un oiseau qu'il faut bien écouter  
Pour bien l'enregistrer et ne pas l'oublier

Aujourd'hui on découvre un plaisir tout nouveau  
A chaque intersection nous trouvons des panneaux  
Qui indiquent le nom de villes et de villages  
La direction à prendre et le kilométrage

Léa ne se contente pas de ces informations  
Se disant très prudente elle prend des précautions  
Car il ne faudrait pas se tromper de chemin  
Alors elle consulte la carte Michelin  
Et elle sait déjà très bien la déplier  
Pour trouver au plus vite tracé sur le papier  
La fine ligne verte quelle suit de son doigt





## Ma petite Myriam

Eh oui ! tu es toujours ma petite Myriam  
Même si aujourd'hui tu n'es plus un enfant  
Même si tu es grande, bien plus grande que moi  
Et même si du nid tu t'échappes déjà  
Mais surtout ne crains rien, j'en suis pas malheureuse  
Et pourquoi le serai-je si toi tu es heureuse  
Des bonheurs et des joies tu m'en as tant donnés  
Qu'au fond de mon cœur j'en ai mis de côté  
Pour les jours un peu gris ils seront la réserve  
De soleil, de ciel bleu, de fleurs et de beaux rêves  
Quand ce soir tes parents sont arrivés sans toi  
Et qu'avec Sébastien ils n'étaient plus que trois  
Une épine a voulu se loger en mon cœur  
Mais elle n'a pas pu, chassée par le bonheur  
Sûre que de la vie tu prends le bon chemin  
Avec un amoureux pour te donner la main  
Il ne faut pas rêver un jour ce compagnon  
Peut-être s'en ira pour d'autres horizons  
Ou même c'est de toi que viendra la rupture  
Personne ne le sait mais surtout sois bien sûre  
Le bonheur est fragile comme une jolie fleur  
Il faut vite le prendre avant qu'il soit fané  
Comme un bouton de rose dans toute sa splendeur  
Il faut beaucoup de soin pour bien le conserver  
Et pourtant malgré ça il flétrira quand même  
A sa place bientôt d'autres arriveront  
Il y aura toujours des baisers, des je t'aime  
De la joie, de l'amour, des rires et des chansons  
Il y a aussi l'orage, l'hiver, le vent d'autan  
Des ronces, des épines, du chiendent, des orties  
Qui détruisent, qui brisent, qui font mal bien souvent  
Mais le soleil revient toujours après la pluie.



## Pour ses vingt ans à mon adorable Myriam

Tu as déjà vingt ans et tu es ravissante  
Je n'ai pas vu passer les jours et les années  
Bébé, fillette et puis déjà adolescente  
Presque comme un éclair, tout ce temps est passé  
J'ai pris le temps quand même de cueillir au passage  
Un immense bouquet de jolis souvenirs  
Parmi eux je retrouve la fillette bien sage  
Qui restait bien souvent chez Mémé pour dormir  
Et deux petites filles joyeuses passagères  
En route vers la mer, qui disaient en chantant  
L'histoire d'un gamin à la mine légère  
Et celle plus tragique d'un petit cheval blanc  
Mais de ces temps heureux je n'ai aucun regret  
Pour moi rien n'est changé pour moi rien n'est fini  
Je récolte toujours des fleurs pour mon bouquet  
Et l'une des plus belles tu me l'offres aujourd'hui.



## Maroussia (1)

Ton prénom Maroussia est bien trop difficile  
Pour un bébé qui n'a que vingt mois comme toi...  
Il y a trop de lettres que tu ne sais pas dire  
Alors tout simplement tu t'appelles « Mia »  
Trois lettres pour te faire un prénom ravissant  
Certainement personne n'aurait fait mieux que ça  
Simple, facile à dire, tu en uses souvent  
Dans tous tes babillages, quand tu parles de toi

Exemple : quand tu cherches dans tes petits livres  
Celui qui te convient, et que tu l'as trouvé  
Tu viens me demander avec ton beau sourire  
« Tu racontes à Mia une histoire, Mémé »  
Ou quand au jardin tu veux que je t'emmène  
Pour observer les fleurs, les sentir, les toucher,  
Tu viens mettre ta main gentiment dans la mienne  
En me disant : « tu viens, Mia va se promener »  
Mais le temps passe vite ma petite Mia  
De la vie une page va bientôt se tourner  
Sur la page suivante il y aura «Maroussia»

Une petite fille que je vais adorer  
Mais ces jours de bonheur ne s'effaceront pas  
Ni demain ni plus tard je n'oublierai jamais  
L'adorable bébé qui s'appelait «Mia»  
Et qu'avec tant d'amour je couvrais de baisers.



## Maroussia (2)

Viens ma petite-fille, il fait beau ce matin  
Viens nous allons ensemble explorer le jardin  
Viens je vais te porter si tu veux dans mes bras  
Mais non ! à quinze mois tu es grande déjà

Tu te débrouilles seule, même dans l'escalier  
Tu descends les trois marches sans l'aide de Mémé  
En rampant, en glissant, sur le ventre ou les fesses  
J'avoue que pour ton âge c'est une vraie prouesse.

Et puis dans les coursives tu cours vers l'ascenseur  
Et de ton petit doigt montre l'interrupteur  
Là, tu es trop petite, allez, hop ; dans mes bras  
Et pas besoin de dire « Sésame ouvre-toi »

Il suffit d'appuyer sur le gros bouton rouge  
Et trois secondes après la «caverne» s'entrouvre  
Ali baba lui-même en serait épaté  
Même si ce n'est pas la caverne enchantée.

Ici pas de trésor, il y a mieux que ça  
Trois boutons de merveilles pour toi  
Mais là si nous voulons aller vers le jardin  
Il vaut mieux, mon amour, que je guide ta main

Et quelle sensation quand on prend la descente  
Ton doigt reste en suspens et tu souris aux anges  
Et à l'atterrissage tout est bien plus pratique  
Pas besoin de bouton ou de formule magique

Les portes, toutes seules comme par enchantement  
S'ouvrent et se referment derrière le passant

Et te voilà ravie d'être sur le trottoir.  
Viens, ma petite fée, toi qui a le pouvoir  
De me faire oublier que j'ai trois fois vingt ans  
Pour retrouver mon cœur et mon âme d'enfant  
Encore quelques mètres et nous voilà enfin.

La vie est toujours belle au milieu d'un jardin  
Pour toi qui le découvre c'est le meilleur endroit  
Il y a tant de choses que tu montres du doigt  
Léger comme une plume un papillon tout blanc  
Qui d'une fleur s'échappe pour danser dans le vent

L'abeille toute blonde plus sage et plus tranquille  
Qui sur chaque pétale s'arrête et la butine.  
Les fleurs du lantana, jaunes, rouges, orangées  
Qui ne s'envolent pas quand tu veux les toucher

Et puis voilà le merle, qui, tout en sautillant  
Cherche dans la pelouse des vers pour ses enfants  
A chaque découverte tu me dis « ade, ade »  
Mais moi je ne vois rien, c'est toi que je regarde

Et sous les lauriers-tin, les buis, les arbousiers  
En boule, en pyramide, en cubes bien taillés  
Il y a des sentiers encombrés de rocailles  
Qui sont de vrais obstacles pour ta petite taille

Des virages, des pentes, des bosses et des creux  
Où tu n'en finis pas d'imaginer des jeux  
Je ne suis pas trop grande, heureusement pour moi  
Car si je veux te suivre pour jouer avec toi  
Je dois sous les arbustes marcher toute courbée  
Mais tu te fiches un peu de mes difficultés

Si la plupart du temps tu résous tes problèmes



Tu as besoin de moi, quelquefois, tout de même  
Une banche trop basse et tu dois te courber  
Et voilà que ta robe s'est prise sous ton pied  
Là te voilà coincée, tu ne sais plus que faire  
Et entre nous, disons, que tu n'es pas fière  
Tu me dis «aïe, aïe, aïe» mais pour te relever  
Il vaudrait mieux peut-être que tu lèves le pied



IMPRIMÉ EN FRANCE

Achévé d'imprimer en septembre 2022

chez Messages SAS

111, rue Nicolas-Vauquelin • 31100 Toulouse

Tél. : 05 61 41 24 14 • Fax : 05 61 19 00 43

[imprimerie@messages.fr](mailto:imprimerie@messages.fr)